



Communication & Influence

N°97 - Octobre 2018

Quand la réflexion accompagne l'action

A la croisée des chemins, le Brésil, un géant entre puissance et influence : le décryptage d'Hervé Théry

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

Dimanche, le Brésil sera à un point-clé de son existence. En effet, les 7 et 28 octobre auront lieu, dans un contexte tendu, les élections qui permettront de désigner les gouverneurs des Etats, les députés et sénateurs... et surtout le Président de la République.

Professeur associé à l'Université de São Paulo (USP), Hervé Théry s'impose comme l'un des meilleurs connaisseurs français des réalités d'un Brésil profond dont il connaît les arcanes et où il vit depuis près d'un demi-siècle. Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, lui aussi vieux routier du Brésil et directeur de Comes Communication, Hervé Théry dissèque la complexité de la huitième puissance économique mondiale. Géant de l'Amérique du Sud, le Brésil rêve de puissance mais en fait, se révèle être surtout doué pour le soft



power et les jeux d'influence. Terre d'une violence inouïe (record mondial des homicides...), le Brésil n'aime cependant pas les conflits et préfère jouer sur les ressorts humains, l'affect, la perception et l'émotion. Le Brésil ? Un parfait laboratoire et cas d'école pour qui aime disséquer les relations complexes qu'entretiennent violence, puissance et influence....

Carlos-Ivan Simonsen, le président de la Fondation Getulio Vargas, a récemment dit, dans un entretien paru dans la revue Conflits (n°19, octobre 2018), que le Brésil était "un empire, mais un empire sans visées expansionnistes, un empire tourné vers lui-même". Comment se positionne le Brésil entre puissance et influence ?

C'est exact, le Brésil est très largement autocentré et l'immense majorité des Brésiliens s'intéresse peu au reste du monde, à ce qui se passe *là fora* (au dehors). On peut le comprendre si l'on pense que la plupart d'entre eux n'ont jamais voyagé à l'étranger : les habitants des deux principaux foyers de peuplement

du pays vivent soit à près de 2.000 km de la frontière la plus proche (pour les grandes villes du Sudeste comme São Paulo et Rio de Janeiro), soit à plus de 4.000 km (pour celles du Nordeste, Recife ou Fortaleza).

Cela ne signifie pas que le Brésil n'est pas concerné par la mondialisation, il l'est au contraire profondément – à vrai dire, il l'est depuis l'arrivée des caravelles portugaises – par son commerce extérieur, ses flux de touristes, son intégration culturelle. Ni que son influence ne s'étende pas au-delà de ses frontières, d'autant plus que dans le passé il les a beaucoup étendues. Depuis que le Brésil existe, ses pionniers ont porté leur volonté de conquête au-



www.comes-communication.com

delà de ses frontières reconnues, et jusqu'au début du XX^e siècle, ses diplomates ont toujours fait reconnaître ce fait comme acquis. Mais la différence est que si le mouvement se poursuit aujourd'hui, c'est sans volonté d'expansion territoriale, avec d'autres moyens et sur une autre échelle, car le poids économique que le pays a atteint depuis trente ans offre de nouveaux moyens de pression.

Un vecteur important de l'influence du Brésil réside en l'action de ses entreprises qui sont de plus en plus actives sur la scène internationale.

Tant sur le plan économique et culturel que politique et géopolitique, le Brésil semble avoir toujours été particulièrement doué pour mettre en œuvre des stratégies d'influence. Qu'en pensez-vous ? Pouvez-vous nous en donner des exemples ?

Le Brésil est un bon exemple de ce qu'on appelle le *soft power*, l'influence exercée par des moyens autres que le *hard power* économique et militaire. Il s'affirme par sa culture, qui va de la musique (notamment la *bossa nova*), au sport (*futebol* en tête) en passant par le succès mondial de ses *telenovelas* (quoiqu'on pense de la qualité intrinsèque de ces interminables mélodrames télévisés). Ces produits culturels et ces images sont véhiculés par les services officiels de promotion de l'image du Brésil, mais aussi - et même plus - par des groupes comme la *Globo*, le principal pôle médiatique du pays, ainsi que par les Brésiliens eux-mêmes, voyageurs, expatriés, boursiers, touristes, etc.

Un des aspects importants de son influence a été la place prise par le Brésil dans la lusophonie, dans le cadre de la CPLP (*Comunidade dos Países de Língua Portuguesa*), qui comprend l'Angola, le Brésil, le Cap-Vert, la Guinée-Bissau, le Mozambique, le Portugal et São Tomé-et-Príncipe : tous ensemble ils ont plus de locuteurs dans le monde que le français, même si c'est dans un nombre moindre de pays.

Un autre vecteur de l'influence brésilienne réside en l'action de ses entreprises. Ces nouveaux acteurs de sa présence sur

Le Brésil n'a guère d'appétence pour la puissance. Quand on dit à des Brésiliens qu'ils sont une grande puissance, ils sont contents, sans plus, ce n'est pas leur préoccupation.

la scène internationale sont de plus en plus actifs, ils sont sortis de leur passivité et semblent avoir jeté aux orties les complexes d'infériorité de pays sous-développé. Bon nombre d'entrepreneurs, issus de l'agrobusiness, des mines ou du secteur manufacturier, se sont lancés à l'assaut des marchés étrangers. On compte désormais de véritables multinationales brésiliennes, comme *Embraer*, la *Vale* ou la *Petrobras*, mais aussi de grosses PME qui ont su valoriser les atouts du pays et conquérir des positions dominantes dans des "niches" de marché.

L'*Embraer* (*Empresa Brasileira de Aeronáutica*) dispute avec son rival canadien Bombardier la position de troisième producteur d'avions civils au monde, derrière Airbus et Boeing (avec qui elle vient de fusionner, sauf pour sa branche militaire), elle est leader mondial sur le marché des jets régionaux de passagers, entre 70 à 122 sièges. La *Vale* (anciennement connue comme CVRD, *Companhia do Vale do rio Doce*) est l'une des plus grandes sociétés

minières du monde, le plus grand producteur de minerai de fer, le deuxième de nickel et elle produit également du manganèse, du cuivre, du charbon, du cobalt, des ferro-alliages et des engrais azotés et phosphatés. La *Petróleo Brasileiro SA*, généralement appelée *Petrobras* opère actuellement dans 28 pays dans les domaines de l'exploration, production, raffinage, marketing et transport de pétrole et de ses dérivés. À côté de ces grandes entreprises, des PME dynamiques commencent à conquérir des marchés extérieurs, par exemple la *Dedini*, de Piracicaba, qui vend des usines à sucre et des distilleries d'alcool clés en main, allant depuis le projet industriel jusqu'à l'usine en fonctionnement, elle est devenue leader mondial dans le secteur. Au total on trouve de plus en plus de produits *made in Brazil* hors de ses frontières, des produits de consommation les plus élémentaires à des biens d'équipements de haute technologie, et cela pèse évidemment sur l'idée que les consommateurs et décideurs des pays concernés se font du Brésil.

Pour conclure sur une note plus légère, on peut rappeler que malgré la déconvenue des Coupes du Monde de football de 2014, que le Brésil espérait bien remporter à domicile, et de 2018, le *futebol* reste un autre bon vecteur de l'image du pays. En témoignent ses exportations de joueurs, près d'un millier d'entre eux ont rejoint des clubs de 80 pays du monde entier. Celui qui en a accueilli le plus est le Portugal, pour des raisons linguistiques évidentes. Mais on en a vu aussi partir au Japon, en Corée, et d'autres vers des pays plus exotiques pour des Brésiliens (d'autant que la plupart des joueurs sont d'origine populaire et bien peu préparés à la vie à l'étranger) : en Indonésie, au Vietnam, en Chine, en Azerbaïdjan, en Finlande, etc. ■

Le Brésil peut-il être une puissance ? Régionale sans aucun doute. Autrefois l'Amérique hispanophone et le Brésil se tournaient le dos. Aujourd'hui toute l'Amérique du Sud se tourne vers le Brésil, l'admire et l'envie en même temps. L'Argentine n'est plus un rival. L'horizon du Brésil, c'est l'Amérique du Sud, d'où la création du Mercosur et de l'Unasur, largement encouragés par le Brésil. Pas l'Amérique latine qui à ses yeux n'existe plus, du Mexique à Panama, tout a basculé vers les Etats-Unis.

Une grande puissance mondiale, pas vraiment. Il bénéficie sans doute d'atouts remarquables - son potentiel agricole (340 millions d'hectares cultivables en réserve), son indépendance énergétique, son indépendance énergétique, son *soft power*, la qualité de son corps diplomatique passé par l'Institut Rio Branco, une remarquable grande école "à la française", sa langue qui lui donne une certaine influence dans quelques pays, ses produits industriels qui s'imposent de plus en plus en Amérique latine, ses grandes compagnies comme *Petrobras* ou *Vale*... Mais la tentative de médiation sur le nucléaire iranien, en 2010 s'est terminée par une humiliation totale. [...] Le pays n'a guère d'appétence pour la puissance. Quand on dit à des Brésiliens qu'ils sont une grande puissance, ils sont contents, sans plus, ce n'est pas leur préoccupation. (in *Brésil, le pays sans ennemi*, entretien accordé par Hervé Théry à la revue *Conflits*, n°19, octobre 2018, *Brésil, illusion, désillusion*, p.13)

Pour en savoir plus sur les analyses d'Hervé Théry sur le Brésil, voir <https://journals.openedition.org/confins/> et <https://braises.hypotheses.org/>

EXTRAITS

L'articulation puissance-influence dans la géopolitique du Brésil du XX^{ème} siècle

Dans *Le Brésil, pays émergé* (Armand Colin, 2014), Hervé Théry consacre son chapitre 6 au thème Discours brésiliens sur le monde. Il montre comment a pu monter en puissance une géopolitique spécifiquement brésilienne, militaire d'abord, civile ensuite, qui s'est toujours efforcée de combiner puissance et influence. Extraits (p.200 à 204)

Les militaires ouvrent la voie...

"Les analystes qui ont examiné l'évolution de la géopolitique brésilienne, concordent pour dire que l'auteur qui reflète le mieux la combinaison de la pensée et de la pratique de ce que nous pourrions appeler la phase d'hégémonie militaire est Mario Travassos, un officier qui a publié l'ouvrage devenu la principale référence pour la réflexion géopolitique brésilienne classique, *Projeção Continental do Brasil*, publié en 1931. Avec lui se dessine pour la première fois la stratégie qui a été appliquée dans les décennies suivantes dans les politiques brésiliennes pour l'Amérique du Sud. Sur cette même trajectoire doit être mise en évidence l'importance de deux autres militaires, tous deux inspirés par Travassos, les généraux Golbery do Couto e Silva (*Geopolítica do Brasil*, 1952) et Meira Mattos (*Brasil, geopolítica e destino*, 1975).

"Le point commun entre ces trois "généralistes géopoliticiens" est l'idée que le Brésil doit par tous les moyens à sa disposition chercher à étendre son influence sur les pays voisins d'Amérique du Sud, en fonction de ce qu'ils croyaient être une forme de suprématie du pays dans la région. Il s'agissait d'une double stratégie déjà esquissée par Travassos. D'une part, le resserrement des relations économiques et politiques principalement avec l'Uruguay, le Paraguay, la Bolivie et le Pérou, afin de contrer l'influence argentine, qui était alors clairement le rival géopolitique du Brésil. D'autre part, la promotion de "l'intégration territoriale" entre les deux grands bassins fluviaux du Brésil (l'Amazone et La Plata) et les façades de l'Atlantique et du Pacifique. Pour cela, comme Golbery l'expose, il était nécessaire d'occuper et de peupler les zones frontalières, de promouvoir l'occupation du plateau central du pays (amorcée par le projet de création de Brasília) et à partir de là d'intégrer l'Amazonie et de peupler les frontières du nord. Enfin, comme le préconisait Meira Mattos, de rechercher la coopération avec d'autres pays amazoniens et de promouvoir ce qu'il appelait la "Pan-Amazonie", une idée qui serait réalisée plus tard par la création du traité de coopération amazonienne. Un point supplémentaire à noter est que le général Travassos est considéré comme l'un des inspirateurs de l'armée brésilienne, que Golbery a été l'un des créateurs de l'Ecole supérieure de Guerre, l'un des architectes du coup d'Etat militaire de 1964 et le créateur et le premier directeur du SNI (Service national d'information), le bras principal de la politique du régime militaire. Meira Mattos quant à lui était considéré comme l'un des plus éminents intellectuels militaires du pays et a enseigné durant des décennies à l'Ecole du Commandement de l'Etat-major de l'Armée."

...Les civils reprennent la main

"Le développement de la géopolitique a donc eu lieu en dehors du milieu universitaire et intellectuel, et il faut reconnaître que ce processus d'aliénation de la géographie et des autres sciences n'était pas uniquement dû à l'action délibérée des milieux militaires. La communauté des géographes brésiliens, comme beaucoup de ses collègues européens et nord-américains, a préféré se maintenir à une distance prudente de la géopolitique et de ce qu'ils considéraient comme des déviations éthiques, morales et scientifiques de cette discipline, en particulier en raison de ses aventures et mésaventures au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait, en fait, d'un comportement typique d'exclusion mutuelle, et la rupture de ce paradigme ne s'est produite que dans les années 1980 et a reflété les changements profonds qui s'étaient produits dans diverses sphères de la vie nationale.

"Tout d'abord, s'est produite une accélération des processus de transformation du pays, en particulier l'industrialisation, l'urbanisation et la modernisation en général, qui ont connu leur rythme maximum dans les années 1960 et 1970. Dans le même temps, de profonds changements ont lieu dans la dynamique des populations, la structure sociale et en particulier dans le processus de démocratisation du pays, qui s'est intensifié avec la loi d'amnistie pour les prisonniers politiques, exilés et déchus de leurs droits en 1979, le droit à l'organisation libre des partis, les élections directes pour les gouverneurs en 1982, le Congrès constitutionnel en 1988 et la première élection directe à la présidence en 1989.

"C'est dans ce nouveau contexte qu'apparurent dans les universités les premiers groupes d'intellectuels qui se consacrèrent à l'étude de la géopolitique comme pensée explicitement civile, non-autoritaire et relativement autonome de l'Etat. La plus emblématique des études de cette époque, courte et intense, de la production académique où fleurit une nouvelle géopolitique est le texte de Becker intitulé *"A geografia e o resgate da Geopolítica"* ("La géographie et le sauvetage de la géopolitique"), en 1988. Elle y explique la rupture entre la pensée ancienne et la nouvelle dans ce domaine et indique les pistes pour une réflexion théorique qui implique non seulement l'expansion et la diversification de l'objet et des sujets d'étude, mais surtout des approches théoriques qui permettent de réconcilier la géopolitique avec les pratiques de la géographie humaine contemporaine et des sciences politiques."

EXTRAITS

Diplomatie et jeux d'influence : la projection mondiale du Brésil

En 2014, Hervé Théry publie dans *Problèmes d'Amérique Latine* un article intitulé *Diplomatie, commodities et soft power, la projection mondiale du Brésil*. Ci-après, un extrait. L'article est librement téléchargeable : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01202393/document>

Jouer sur deux tableaux... ou davantage, un grand classique en matière de soft power

"*Le Brésil n'est pas un pays pour débutants.*" : cette phrase souvent citée du musicien et "père" de la *bossa-nova*, Tom Jobim, affirme de façon ironique que le Brésil est plein de complexités, pas toujours apparentes à première vue, qui peuvent révéler des pièges pour les néophytes (ou des étrangers sans méfiance) et – par conséquent – ne tolère pas les analyses simplistes. C'est notamment vrai pour les observateurs brésiliens, qui doivent prendre conscience que leur pays va devoir se donner les moyens d'assumer sa nouvelle place géopolitique dans le monde, mais c'est aussi vrai pour le reste du monde, qui doit apprendre à mieux l'y situer, au-delà des clichés anciens et nouveaux. Le Brésil peut en effet jouer sur deux tableaux, voire trois, en mettant l'accent tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. D'un côté, il tente de maximiser ses avantages, notamment de grand producteur de produits agricoles et de biocarburants, de minimiser ses fragilités, principalement sa dépendance technologique et financière. De l'autre, certains secteurs de l'État et plus encore des ONG sollicitent l'aide – voire la charité – internationale pour des populations pauvres, Indiens ou *favelados*. Enfin, d'autres secteurs du même État, notamment ses diplomates, tentent d'animer des dynamiques de recomposition des équilibres mondiaux et d'améliorer la position du Brésil par rapport aux autres pays, en tenant des discours différents aux pays plus développés d'un côté, aux pays pauvres de l'autre, en jouant de sa situation intermédiaire.

"Cette ambivalence est bien apparue dans les grandes réunions internationales où le Brésil se voit et agit comme un des chefs de file des revendications des pays du sud (G20, G33...). Ce fut notamment le cas à la réunion de l'OMC à Cancún, en 2003, où il a largement contribué à bloquer la réunion en organisant la résistance des pays du Sud et à empêcher un accord qui semblait acquis. Il n'y a malheureusement guère eu de suites, ni lors du naufrage de la négociation de Doha, ni dans les autres forums internationaux, ni dans des initiatives sur la lutte contre la faim, un temps appuyée par Lula et Jacques Chirac. Les pays partenaires ont fait remarquer – avec l'exquise politesse des diplomates – que le Brésil devrait peut-être méditer sur l'échec de son programme *Fome Zero* ("Zéro faim", inclus sans gloire et sans bruit dans les programmes d'assistance existants) avant de donner des leçons au reste du monde..."

Des tentatives d'affirmation de la puissance sans lendemain : trop petit pour les grands, trop grand pour les petits

"Dans le même temps, le Brésil revendique, comme puissance émergente, un siège permanent au conseil de sécurité de l'ONU. Il n'a pas obtenu grands succès de ce côté, ses démarches sont contrariées par les ambitions et les contre-manœuvres de son voisin argentin, ou encore du Mexique. Il est peu probable qu'elles aboutissent, le Brésil ne peut guère prétendre réussir là où l'Allemagne ou le Japon ont échoué. Les efforts faits pour placer des Brésiliens à la tête de grands organismes internationaux ont également échoué, en partie faute de recueillir l'accord de ses voisins, qui sont aussi ses concurrents. Les deux exceptions notables ont été la récente élection du "père" du programme *Fome Zero* déjà cité, José Graziano, à la tête de la FAO en juin 2011 et de Roberto Azevedo à l'OMC en mai 2013 (où il représentait le Brésil depuis 2008). Ces revers dans la diplomatie multilatérale, malgré l'effort consenti en envoyant des troupes pour maintenir l'ordre en Haïti (et ainsi payer son ticket d'accès au rang des pays qui comptent dans les relations internationales), illustrent bien la position ambiguë du Brésil, pays émergent, situé à la fois dans le peloton de tête des grandes économies mondiales et encore pays sous-développé par bien des aspects. En fait, le Brésil a acquis un poids spécifique considérable, par sa population [...], par la puissance de son agro-industrie et de son appareil industriel sans équivalent dans l'hémisphère sud, par son rayonnement culturel et sportif. Mais il n'a pas encore trouvé sa place : ni dans la cour des grands, où il pèse peu, ni comme leader des petits, ou les plus pauvres le trouvent trop gros, et où les autres pays émergents jouent leur propre jeu, chacun pour soi."

La capacité de résilience de son peuple, premier atout du Brésil

"Pour conclure on peut rapprocher trois citations d'un poète, humoriste, auteur dramatique, dessinateur et producteur impénitent d'aphorismes paradoxaux, Millôr Fernandes, toutes trois sont tirées de la même page (p. 65) de sa *Bíblia do Caos* (2002) [...] : "Le Brésil est condamné à l'espérance", "Le Brésil est la preuve que la géographie n'est pas un destin", "C'est le pays où l'on a le plus de chances de pouvoir créer un monde entièrement nouveau. Le chaos y abonde."

"La première fait écho à l'affirmation "Brésil, pays d'avenir", que certains prolongeaient malicieusement "et qui le restera toujours". Ce n'est manifestement plus vrai, mais être condamné à l'espérance, donc tourné vers un avenir meilleur, n'est pas le pire sort qu'on puisse imaginer. À la deuxième, on pourrait ajouter "... mais elle y aide bien", car il est clair que Millôr sous-entendait que la géographie (si l'on entend par là un vaste territoire et des ressources naturelles abondantes) ne devient un destin que si l'on sait la mettre en valeur de façon rationnelle, prudente et équitable. La dernière souligne que le vrai potentiel du Brésil, sa vraie richesse, c'est la capacité d'improvisation de ses habitants, habitués depuis toujours à improviser, à survivre et prospérer dans la bonne humeur au milieu de crises constantes. C'est un atout essentiel dans le monde chaotique où nous vivons."

EXTRAITS

Le Brésil a-t-il une volonté de puissance ?

*Agrégé de géographie, ayant enseigné et vécu au Brésil, Yves Gervaise a signé deux articles qui viennent de paraître ce mois dans la revue *Conflits précédemment citée* : Et finalement, si Dieu n'était pas Brésilien ? et Les horizons de la puissance brésilienne. Il est aussi l'auteur de *Géopolitique du Brésil – Les chemins de la puissance* (PUF, 2012) où déjà, il décortique méticuleusement les raisons pour lesquelles le Brésil oscille sans cesse entre puissance et influence. Ci-après, extrait d'un entretien qu'il a accordé sur le sujet aux notes CLES de Grenoble Ecole de Management (n°57, juillet 2016 - téléchargeable sur <http://notes-geopolitiques.com/wp-content/uploads/2016/07/CLESHS57.pdf>).*

"Votre livre *Géopolitique du Brésil* a comme sous-titre : Les chemins de la puissance. Pourquoi ?

"Contrairement à la Russie, la Chine et l'Inde, le Brésil n'a pas de tradition impériale, de tradition de grande puissance. Ensuite, on doit constater que le Brésil se situe géographiquement dans un angle mort de la planète, à savoir l'Amérique latine, l'Atlantique sud n'apparaissant pas comme une zone privilégiée d'échanges. Le Brésil est une puissance continentale isolée dans une zone isolée. Il reste un pays colonial qui ne prend pas part – ou peu – aux grands événements du monde. La participation du Brésil aux deux guerres mondiales en est la preuve, qui reste modeste et plutôt symbolique. Il est donc difficile au Brésil, de par son histoire et son positionnement géographique, de s'ouvrir des chemins vers la puissance. Sa puissance est avant tout celle d'une puissance régionale à l'échelle du globe. La seule vraie guerre qu'ait menée le Brésil est la guerre dite du Paraguay, laquelle, de 1865 à 1870, a opposé le Paraguay à une alliance Brésil-Argentine-Uruguay. Le plus souvent, c'est par la combinaison de la politique du fait accompli et d'une astucieuse diplomatie que le Brésil a su développer son aire géographique. La diplomatie brésilienne est à l'image de la culture du pays. On n'aime pas l'affrontement, verbal ou physique. On préfère séduire, discuter, contourner. Le corps diplomatique brésilien est d'ailleurs de très bon niveau. Il est formé à l'Institut Rio Branco, lequel doit son nom à un diplomate de renom, José Maria da Silva Paranhos Junior, baron de Rio Branco, ministre des Affaires étrangères du Brésil au tout début du XX^e siècle. Le Brésil a souvent su jouer avec intelligence la carte du *soft-power*, notamment dans les années 1960, en exportant l'image de ses plages, de ses musiciens, de ses joueurs de foot, de son fameux carnaval..."

"Mais l'interrogation demeure : le Brésil peut-il devenir une grande puissance ? Il ne suffit pas d'avoir hérité d'un territoire immense, doté de richesses naturelles hors du commun, ni même d'avoir su construire une industrie de bon niveau... Non, avant tout, il faut d'abord avoir la volonté d'être puissant. Or, peu de penseurs brésiliens se sont penchés avec sérieux sur un authentique projet géopolitique pour leur pays. A cet égard, on doit citer *Geopolitica do Brasil*, écrit par le général Golbery do Couto e Silva, qui reste un ouvrage de référence sur la question. Mais s'il est vrai qu'à plusieurs reprises, les gouvernements brésiliens ont eu la velléité de jouer un rôle majeur sur la scène internationale, ils n'y sont en réalité jamais parvenus réellement. Ainsi, avec Lula, on a cru voir se dessiner l'émergence d'une volonté de puissance, en renforçant le potentiel militaire du pays (par exemple en consolidant la coopération avec la France dans le domaine de l'armement) ou en déployant des efforts diplomatiques pour retrouver des liens forts avec l'Afrique. Sans réel succès il faut bien le constater.

"On peut dès lors se poser la question de savoir ce qui manque au Brésil pour accéder au rang de grande puissance. L'ombre de la superpuissance américaine n'est sans doute pas étrangère à l'incapacité qu'éprouve le Brésil à franchir un certain cap. Mais il y a aussi un facteur politique interne, que l'on retrouve d'ailleurs dans l'ensemble du continent sud-américain, à savoir la force des populismes qui fait que l'on a recours à la dépense publique pour acheter une clientèle, l'exemple le plus caricatural étant sans doute celui de Hugo Chavez et Nicolas Maduro au Venezuela. Comme ailleurs dans le monde, mais avec une plus grande force peut-être, les classes moyennes qui ont émergé assez récemment au Brésil, se sentant flouées et surtout menacées, sont descendues dans la rue, ce qui explique en grande partie l'éviction de Dilma Rousseff. Le Brésil de Lula et de Dilma paye ainsi le refus d'avoir su ou voulu engager des réformes de fond qui, pourtant, étaient vitales. Mais compte tenu des spécificités culturelles brésiliennes, une réforme de fond est-elle envisageable avec le système actuel ? [...]"

Le Brésil n'est en rien rationnel. On y vit à l'instinct et à l'affectif. On comprend mieux ainsi son penchant pour le soft power...

"Il est indispensable de prendre en compte ces données culturelles pour comprendre la géopolitique brésilienne. Le Brésil a un modèle social et culturel spécifique qui tient à son histoire et dont je ne suis pas sûr qu'il soit reproductible sous d'autres cieux. En dépit de la devise du pays, *Ordem e progresso* – Ordre et progrès, inspirée par le penseur français Auguste Comte, les relations sont peu – voire pas du tout – fondées sur le rationalisme, bien plutôt sur le partage d'émotions, sur un langage affectif et corporel. Le Brésil est une société qui réagit à l'instinct et au sentiment. Cette donnée est impérativement à intégrer pour bien saisir la spécificité de la société brésilienne et l'architectonique des rapports sociaux. Les liens personnels y sont essentiels. L'image et surtout la télévision y jouent aussi un très grand rôle, en particulier avec les fameuses *telenovelas*, séries télévisées qui focalisent, via l'artifice sentimental, l'attention d'un pays où 95% des foyers disposent de la télé. Le Brésil vit sur une histoire relativement récente à l'échelle du monde, avec une culture venue d'ailleurs essentiellement, puisque se sont croisés et mêlés trois courants de peuplement : l'indien, l'europpéen et l'africain. En outre, n'oublions pas que nous sommes là dans le Nouveau Monde. Car le Brésilien appartient bel et bien au monde américain, lequel est un monde nouveau. Cela se voit de plus en plus aujourd'hui au quotidien, avec la perte d'influence européenne – notamment française – au Brésil, et la prépondérance du *soft power* américain."

BIOGRAPHIE

Né dans le Nord en 1951, Hervé Théry est ancien élève de l'Ecole normale supérieure (1973-1979), licencié d'histoire (1972) et de géographie (1973), agrégé de l'Université (1976), docteur en géographie (1976, Paris-I) et enfin HDR (habilité à diriger des recherches - 1994, Paris-X). Professeur associé à l'Université de São Paulo-USP, il est aussi directeur de recherche au Credal (Centre de recherche et de documentation sur l'Amérique latine - CNRS-Paris-III), rédacteur en chef de la revue *Confins*. Hervé Théry est également, ou a été, membre du conseil scientifique de plusieurs grandes organisations : du "puits de carbone" Peugeot-ONF (reboisement et séquestration du carbone, Mato Grosso), de la chaire de sciences sociales brésiliennes Sergio Buarque de Holanda, du GIS Institut des Amériques, du Cleo (Centre pour l'électronique ouverte), du Pôle Amériques du ministère des Affaires étrangères... Il est aussi membre du comité de rédaction de nombreuses revues géographiques, tant en France qu'au Brésil (*Mappemonde*, *Problèmes d'Amérique latine*, *Portal de cartografia*, *Geotextos*, *L'espace géographique...*) et a occupé des fonctions d'enseignement, de direction et de conseil dans des cercles prestigieux, au premier rang desquels l'Ecole normale supérieure dont il est issu.



Il vient de sortir en août la troisième édition de son *Atlas do Brasil - Disparidades e Dinâmicas do Território* (avec Neli Aparecida de Mello, Edusp, São Paulo). En France, son *Brésil, pays émergé* en est à sa seconde édition (1^{ère} édition en 2014, Armand

Colin, collection *Perspectives géopolitiques*). Son précédent ouvrage, *Le Brésil*, chez Armand Colin (1^{ère} édition en 1985), tout comme son *Atlas du Brésil* (Documentation Française, 1^{ère} édition 2004), ont connu de beaux succès. Fin connaisseur de l'Amazonie, on lui doit plusieurs ouvrages sur ce thème dont *Le pillage de l'Amazonie* dès 1982 (Maspero), *Pouvoir et territoire au Brésil, de l'archipel au continent* (Maison des sciences de l'homme, 1987) ou encore *Environnement et territoire en Amazonie brésilienne* (Belin, 1997).

Les lecteurs de *Communication & Influence* qui s'intéressent au Brésil auront donc tout intérêt à :

- s'abonner à *Confins*, la revue franco-brésilienne de géographie qu'Hervé Théry codirige avec Neli Aparecida de Mello, <https://journals.openedition.org/confins/>
- suivre les dynamiques à l'oeuvre au Brésil, via son site qu'il dirige sur cette thématique : <https://braises.hypotheses.org/>
- consulter les nombreuses publications scientifiques d'Hervé Théry sur le site <https://halshs.archives-ouvertes.fr/>
- et enfin, pour mieux connaître son parcours de géographe au Brésil, se reporter au site de la Société de géographie où il a livré un témoignage aussi drôle qu'émouvant : <https://socgeo.com/2017/09/08/herve-thery-le-brasil-est-un-pays-anthropophage/>

(Biographie établie à partir de la note CLES <http://notes-geopolitiques.com/notesgeo/wp-content/uploads/2018/09/CLESHS78.pdf>)

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Hervé Théry va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACTS

France (Paris) : +33 (0)1 47 09 36 99

North America (Toronto) : +00 (1) 416 845 21 09

South America (São Paulo) : + 00 (55) 11 8354 3139

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action